

Et les Indiens "bohémiens" d'autrefois! Quel cauchemar pour l'enfant timide que j'étais! Je trouvais qu'il fallait de la bravoure (!) pour admettre à table et à coucher ces nomades dont on ne comprenait même pas le langage. Fait certain, au dire d'un témoin, c'est que ces visiteurs portaient toujours le coeur réchauffé et les paniers pleins.

Une forme plus commune et très spéciale de pénitence à laquelle a dû goûter souvent mon père, c'est bien la PAUVRETE effective. Vivre de privations pour soi et les siens: devoir refuser telle satisfaction bien légitime à sa famille faute d'argent, se priver de vêtements ou de mets qui ne seraient pas un luxe, mais qui coûtent trop cher, ou encore et surtout, ne pas pouvoir se permettre la joie de donner de petits cadeaux au gré des événements familiaux, alors que la tendresse du coeur les réclame et les justifie: voilà de quoi exercer la vertu chrétienne de pauvreté pour celui qui accepte de bon coeur les conditions d'une telle existence "voulue par Dieu".

C'est dans l'acceptation profonde de son sort que Papa trouvait la sérénité. Il n'était pas accoutumé aux plaintes inutiles; il savait avec humour faire voir le beau côté des choses: au lieu d'envier les citadins qui se promènent en automobile, l'hiver, il acceptait ses bons chevaux qui "se rendaient au bout du chemin", alors que les autos s'enlisaient dans la boue ou restaient prises dans les bancs de neige. Je pense aussi que mon père préfèrait sa liberté de paysan aux congés réguliers et aux fins de semaines des citadins. Papa s'estimait heureux d'être ce qu'il était et de vivre là où la Providence l'avait mis: non par mépris, des facilités de la vie, mais parce que son regard de vrai chrétien savait l'en détacher.

On se souvient qu'autrefois, les parents moins fortunés payaient les pensions des étudiants avec des denrées alimentaires: tant de poches de patates, ou de blé, ou je ne sais quoi, était le contrat convenu avec le Couvent ou le Collège. Cela réglait très bien les comptes de l'économat... Mais quand la demoiselle pensionnaire réclamait un chapeau ou une robe neuve?....

Chez-nous, heureusement, il y avait toujours, au grenier une quantité "de hardes" reçues de la parenté des Etats-Unis. Il n'y avait que l'embaras du choix... Hélas! ce n'était pas toujours au goût de l'intéressée, au dire de quelques-unes.... Mon père devait souffrir de priver ainsi ses enfants du nécessaire, surtout de l'agréable; avec soumission, il acceptait le réel de son existence, et ne se permettait pas pour autant de murmurer contre la bonne Providence.

Après de longues années de ce régime plutôt austère, Papa a vu enfin une certaine aisance entrer dans son foyer. Les enfants ont grandi et les emplois ne manquent pas; petit à petit le budget familial s'enrichit de salaires généreusement partagés. C'est ainsi que je fis, à mes dépens, une expérience plutôt comique, dans ma tendre enfance. Un beau matin de Noël, une étincelle de bonheur inaccoutumée brillait dans les yeux de mon père, et la porte du salon était fermée à clef... Mystère... On me disait qu'il y avait une "chèvre" emprisonnée là. Bien sûr, je n'y croyais guère, mais... je m'attendais à une formidable surprise. Devinez donc!...